

LA FEMME HABITE LE VIDE L'HOMME LE VISE ET LE RATE

Par Marc Lévy, Psychanalyste membre de l'ECF, Coordinateur du Collège Clinique de Montpellier.
Journée du CERCLE à Grenoble, 27 mars 2010.

Je ne vous présenterai pas un cas clinique illustrant les désordres amoureux. Je n'aurais pas su lequel choisir, tellement tous sont concernés. Je n'irai pas non plus et d'emblée vers le champ analytique car je préfère vous proposer, pour commencer, la preuve historique, littéraire et religieuse des désordres amoureux.

Après quoi, rassuré de vous avoir convaincu déjà, j'aurai le champ libre pour poser mes pas dans les traces de Lacan.

Quant à mon titre, « la femme habite le vide, l'homme le vise et le rate », il pourrait aussi bien me servir de conclusion et si je l'ai choisi c'est parce qu'il condense l'essentiel, même si « la femme n'existe pas ».

Je commence à l'homo ergaster, il y a deux millions d'années car il semble disposer des rudiments de la parole. Un million d'années plus tard l'homo erectus parcourt le monde en quelques millénaires. Tantôt le mâle y est dominant et tantôt c'est la femelle.

Deux autres primates surgissent alors : l'homo sapiens et l'homo heidelbergensis, encore mieux verticalisés, socialement plus organisés, disposant du langage et de relations amoureuses plus élaborées. Trois-cent-mille avant Jésus Christ l'homo sapiens évolue vers l'homo néandertalensis qui, plus sédentaire, vit en famille, aménage les grottes et enterre ses morts.

Mais, avec l'homo sapiens sapiens, l'excitation érotique n'est plus mécanique, disons instinctuelle, mais mentale. Le volume des seins, de la taille, des hanches et du pénis devient la source du désir. À la même époque, et sans que l'on sache pourquoi, tous les hominidés ont disparu à l'exception de l'homo sapiens sapiens. Là, commence l'humanité et toutes les civilisations prescrivent alors l'interdiction ou la sanctuarisation du célibat. Dans certaines communautés, l'amour est un acte quasi religieux ; dans d'autres la permissivité l'emporte. Il y a quinze-mille ans l'humanité s'organise car la liberté sexuelle commence à représenter une menace pour la paix sociale : les femmes redoutent les hommes comme prédateurs, les hommes redoutent les femmes dont le sexe souille et qui suscite des rivalités. Ainsi se mettent en place les premiers interdits.

Avec Freud, nous daterons de cette époque le passage de la nature à la culture. Les membres d'une même famille ne peuvent plus chasser ni consommer ensemble, ni avoir de relations sexuelles entre eux. La recherche de la stabilité sociale favorise les mariages de groupes.

Dans l'Inde du sud par exemple, pour éviter le morcellement d'une propriété, tous les frères épousent la femme du frère aîné et les belles-sœurs cadettes épousent les frères. Tout ceci n'est pas sans évoquer la République de Platon qui préconisait de mettre ensemble toutes les femmes et tous les enfants des soldats. Dans toutes les sociétés l'homosexualité est présente et même glorifiée.

Commence alors l'époque où une femme a plusieurs maris. Il y a dix-mille ans à peu près. Les verbes avoir, être et nommer lient les gens de la terre, les vivants et les morts. Il faut défendre la propriété, ériger des remparts, former des villages, découvrir l'élevage, inventer l'agriculture. Les communautés sont sédentaires et quand les hommes partent pour la guerre, chaque femme se partage entre plusieurs partenaires sans que la réciproque soit possible. La polyandrie est dite généralisée lorsque une femme choisit elle-même plusieurs hommes. Les régimes sont alors très nettement matriarcaux, les hommes sont des objets sexuels au point que les femmes de Carthage portent aux chevilles autant d'anneaux de cuir qu'elles ont eu d'amants, celle qui en a le plus est la plus glorieuse.

Qualifiée de « désordre monstrueux » par les jansénistes, la polyandrie n'a pas disparu, elle est encore pratiquée au Cachemire, chez les guayakis du Brésil, en Inde à Ceylan au Tibet, en Mongolie. Elle est parfaitement mentionnée dans le Mahabharata.

Il y a huit-mille ans, les choses s'inversent. En Chine et au Moyen-Orient, l'espérance de vie dépasse trente ans et l'homme comprend alors seulement son rôle dans la procréation. Et si les enfants sont de lui, alors ils sont à lui. Les femmes deviennent un bien précieux. Elles ne sont plus sous l'autorité des frères mais du père qui peut les céder à un mari.

Les veuves qui n'ont plus de propriétaires sont déçues. Un homme est digne s'il possède au moins une femme, plus il en a plus il est riche. Quand un homme achète une femme le contrat

verbal entre acheteur et vendeur vaut contrat de mariage. Et si l'homme agit par ruse, par force ou s'empare de la femme d'un autre, c'est le conflit voir la guerre entre les tribus sédentaires et nomades. En Chine, chaque chinois a droit à une femme s'il est paysan, deux s'il est noble, trois s'il est officier, neuf si c'est un seigneur, douze s'il est le Roi. Il en est de même au Japon et en Inde.

La Bible suit le mouvement. Pour la Genèse, la polygynie est voulue par Dieu. Le père a tous les pouvoirs sur ses enfants jusqu'à ce que Moïse lui interdise de les tuer. Une veuve doit épouser le cadet de son mari défunt, un veuf doit épouser sa belle-sœur.

Abraham a eu Saraï et Agar, le fils de Jacob a épousé les deux filles de son patron Léa et Rachel laquelle lui donna Bilha sa servante. Le Roi David avait six femmes à Hébron et douze à Jérusalem. Salomon son successeur en aurait sept-cents !

Et ce n'est que vers l'an mille de notre ère que les juifs d'Europe abandonnèrent la polygynie.

Pour Aristote la femme n'est même pas un être humain, et pour Freud la femme est « aussi » humaine.

La première littérature amoureuse est la mythologie grecque. Elle se fonde sur les dangers de l'amour et s'associe à une cosmogonie. L'amour humanise Léda et ravage Œdipe, il unit dans l'Odyssée mais détruit dans l'Iliade, Eros fils de la déesse de l'amour Aphrodite tire des flèches d'or dans le cœur des humains, et du frère d'Eros, Platon écrit : « Il ne se doute pas, qu'en celui qu'il aime, c'est lui-même qu'il voit comme en un miroir, en sa présence, la cessation de sa souffrance se confond avec la cessation des souffrances de l'autre, en son absence le regret qu'il éprouve et celui qu'il inspire se confondent encore : il est un contre-amour qui n'est qu'une image réfléchie d'amour. »

Pour les Grecs il y a plusieurs formes d'amour.

- Eros : le désir, l'attraction sexuelle.
- Philia : l'amitié.
- L'Agapé : l'amour de la vérité et des autres.

Il importe de vous rappeler qu'en grec désirer vient du verbe « organe » dont le substantif est « orgasmos ».

Demosthène n'hésite pas à dire : « Nous avons des hétaires (courtisanes d'un rang élevé) pour nos plaisirs, des concubines pour le service quotidien, des épouses pour nous donner des enfants légitimes et veiller sur les affaires du ménage. »

Quant à la mythologie romaine, elle s'adosse fidèlement à la mythologie grecque. Eros devient Cupidon, Aphrodite devient Vénus et s'oppose au mariage de Cupidon avec la simple mortelle qu'est Psyché.

C'est à Rome, au deuxième siècle, que l'on passe de la domination de la mère à celle du père, maître absolu des corps. Horace, Tibulle et Ovide sont les grands poètes de l'amour. Impossible amour que celui de Titus et Béréenice, Néron fait châtrer un de ses esclaves avant de la prendre publiquement pour épouse... Tite-live écrit : « Quand le vin, la nuit, et le mélange d'hommes et de femmes, de jeunes et de vieux les avaient échauffés, alors s'éteignait toute pudeur et commençaient les débauches en tout genre... Les rapports intimes entre hommes et femmes n'étaient pas le seul délit, mais de la même officine venaient aussi de faux témoins, de fausses signatures, des empoisonnements et des meurtres. »

L'amour et la sexualité sont des thèmes majeurs dans la littérature arabe marquée par l'obsession des performances masculines. En Europe, malgré les efforts de l'église, les rois de France seront polygames jusqu'à Louis XV. Depuis deux siècles, la monogamie est la plus répandue, qu'elle soit histoire d'amour, régime légal ou comme chez les aborigènes une condition de survie.

Dès ses origines, le Christianisme n'est pas à l'aise avec l'amour humain. Dieu, Dieu jaloux, Dieu d'amour, n'est pas seulement à craindre mais à aimer. Dans la lignée maternelle de Jésus, il y a Tamar qui s'est donnée à son beau-père en se déguisant en prostituée, il y a Bethsabée qui épouse David, le meurtrier de son premier mari, il y a Joseph et Marie à la sexualité si peu évoquée. Et Jésus lui-même à propos duquel on ne sait rien et qui pardonne à la femme adultère. Pour les évangiles, l'homme ne doit avoir qu'une femme comme il n'a qu'un seul Dieu. Pour les pères de l'Eglise, la femme n'a pas d'âme et n'est donc pas l'égale de l'homme devant Dieu. Quant à la corde à nœud, elle doit séparer l'ange de la bête. Le sexe féminin est désigné comme le lieu de tous les vices, le divorce et la prostitution sont des fautes graves.

Pour l'Église, il y a un rapport sexuel puisqu'il est lié à la procréation, l'enfant devient alors la cause du désir, il n'en est plus le fruit.

Au début du XX^{ème} siècle, l'amour commence à être célébré mais inégalement. L'Europe se divise. En France et en Italie l'amour prend le pouvoir. Ailleurs, c'est le marché. Chez les uns les poèmes d'amour, chez les autres le commerce. Jérôme Bosch peint le plaisir, Le Titien la Vénus d'Urbino alors qu'à Anvers Van Eyck peint l'embonpoint des marchands.

Luther dénonce la luxure mais tolère la bigamie, Shakespeare fomenté un coup d'état de l'amour contre l'église, Louis XIV se partage entre mademoiselle de la Vallière, Madame Montespan et Madame de Maintenon. Le Cid s'écrit : « L'amour est un tyran qui n'épargne personne. » Quant à Pascal il n'a jamais aimé que sa sœur Jacqueline...

Voltaire n'est pas en reste : « On nomme amour, un caprice de quelques jours, un sentiment sans estime, une froide habitude, une fantaisie romanesque, on donne ce nom à mille chimères. »

Montesquieu par ses lettres persanes assène un coup fatal : « A peine trois ans de mariage, on en néglige l'essentiel : on passe ensemble trente ans de froideur. »

Quant au Marquis de Sade il explique en 1785 dans les cent-vingts journées de Sodome que la jouissance passe par la cruauté et précise : « C'est pour le mal qu'on bande, non pour l'objet. »

Quels enseignements pouvons-nous extraire de ce périple ? J'en compte quatre.

- Il n'y a pas d'ordre amoureux car « le réel n'a pas d'ordre » comme le précise Lacan dans le Sinthome.

- C'est notre dysharmonie structurale, notre désordre intime qui fait la nécessité de l'amour.

- Quand il jaillit, l'amour crée un nouveau désordre.

- Nous n'avons pas d'autre choix que de changer de désordre.

Pourquoi est-ce ainsi ? C'est ainsi parce que la sexualité humaine ne saurait solutionner la recherche du sujet quant à l'objet de son désir.

Puisque nous nous préoccupons des désordres amoureux, alors parlons d'amour.

De l'amour, déclinons les variantes : amour-passion, conquérant, mystique, courtois, platonique, divin, pur, romantique, conjugal, extatique, fou, charnel, sexuel... Et que Freud ait qualifié le transfert de véritable amour n'a pas pour autant dissipé l'embarras provoqué par cette affaire.

Lacan s'y est attelé sans pour autant nous faciliter la tâche : « Forme de suicide », « engluement corporel », « narcissisme », « comédie », « tromperie », « demande la plus fausse », « identification », « hainamoration », « suppléance »... J'ai compté pas moins de cent-cinquante-sept occurrences.

Compte tenu de ce florilège, j'ai du faire des choix, des choix qui bien évidemment me regardent puisqu'ils sont miens. Voici donc ces trois perles.

1961. Le Transfert

L'amour y est qualifié de « miracle ». « Cette main qui se tend vers le fruit, vers la rose, vers la buche qui soudain flambe, son geste d'atteindre, d'attirer, d'attiser, est étroitement solidaire de la maturité du fruit, de la beauté de la fleur, du flamboiement de la buche. Mais, quand en ce mouvement d'atteindre, d'attiser, d'attirer la main a été vers l'objet assez loin, si du fruit, de la fleur ou de la buche, une main sort qui se tend à la rencontre de la main qui est la votre et qu'à ce moment c'est votre main qui se fige dans la plénitude fermée du fruit, ouverte de la fleur, dans l'explosion d'une main qui flambe – Alors, ce qui se produit là, c'est l'amour ». Si l'amour est un miracle, on en comprend mieux la rareté. Le miracle dispense de tout commentaire... L'expérience ne s'argumente pas !

1964. Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse

Je t'aime.

Parce qu'inexplicablement.

J'aime en toi quelque chose.

Plus que toi -

Objet a +
Je te mutile.

1975. R.S.I.

« L'amour est hainamoration et non pas vellebonum alicui comme l'énonce Saint Augustin. Bonum c'est le bien-être et sans doute, à l'occasion l'amour se préoccupe un peu, le minimum du bien-être de l'autre. Mais il est clair qu'il ne le fait que jusqu'à une certaine limite, dont je n'ai rien trouvé de mieux jusqu'à ce jour que le nœud borroméen pour la représenter. A partir de cette limite l'amour s'obstine parce qu'il y a du Réel dans l'affaire – l'amour s'obstine à tout le contraire du bien-être de l'autre. Ce que j'ai appelé hainamoration. La notion de limite implique une oscillation, un oui ou non. C'est ici vouloir le bien de quelqu'un ou vouloir strictement le contraire. Ce qui nous suggère l'idée d'une sinusoïde... C'est en cela que du nœud l'idée même du Réel s'impose. »

De ces trois citations je souhaite déplier celle extraite des quatre concepts car elle me paraît la plus lumineuse et puis je vous dirai quelques mots de celle cueillie dans R.S.I.

- Je t'aime : ce je, c'est moi, le sujet de l'énoncé.
- Mais parce qu'inexplicablement : donc je ne cherche pas à expliquer.
- J'aime en toi : mais toi qui es-tu ? Qui est celui à qui je dis tu ? Qu'est-ce donc ce tu en toi ? Ce tu au sens de taire ?
- Quelque chose : quoi ? Un trait, un objet, quoi donc dans ce tu, dans ce qui à jamais se tait ? Ce quelque chose qui fait silence.
- Plus que toi : ce plus que toi est affecté du signe moins, une soustraction sans doute pour figurer l'indicible. J'aime en toi plus que ce que tu parais être, c'est-à-dire l'objet a. Dans ce plus que toi s'expriment non seulement ton altérité à toi-même par le seul fait que tu parles, mais aussi mon altérité à toi du fait de notre inévitable malentendu.
- a + : ce plus affecté à l'objet a n'est guère facile à entendre. Ce que j'y repère est double. D'une part ce plus atteste d'une présence. Dans tout amour l'objet a est de la partie. D'autre part, ce plus, c'est l'auréole dont je pare l'objet d'amour, l'image en surbrillance de cet objet.

- Je te mutile : il est aisé d'admettre que la perte d'amour est mutilante. Freud en faisait pour la femme l'équivalent de la castration. Mais dire que l'amour mutile a de quoi surprendre. Et pourtant cette mutilation est indéniable. En effet ce « plus que toi » donne à l'amour le pouvoir de transpercer l'image. Et cette mutilation tient du déshabillage. Elle fait tomber la robe qui habille et dissimule l'objet même si les amoureux illuminent réciproquement leurs prunelles.

Maintenant que cette phrase est dépliée essayons de la traduire. Voici ma proposition : tu ne le sais pas et je ne me l'explique pas, mais il y a en toi quelque chose de tu à jamais et c'est la présence de cet indicible que j'aime en toi, et par le seul fait que je t'aime, je te mutile car ce que mon amour te signifie n'est autre que la vanité de tes protections contre cet indicible depuis lequel tu es.

Cet amour, ce nouvel amour est un « drame » nous dit Lacan car comment faire d'une rencontre contingente, une rencontre à chaque fois nécessaire, comment harmonieusement marier contingence et nécessité ? Ce « drame » de l'amour est la seule façon de consentir à l'inexistence du rapport sexuel. A défaut nous serions les bras ballants ou cyniques. Pussions-nous être comme Achille, le courageux, dans le pari sans cesse réitéré d'une rencontre même si c'est dans le ratage que s'éprouve l'expérience d'une évidence : l'amour n'est pas un dû mais un don, un « don actif » précise Lacan.

Ainsi y a-t-il dans l'amour le péril d'un pari, du pari qui permettrait qu'on s'y entende, plus qu'on s'y étende pour s'y étreindre. Nous nous tenons là dans la proximité de l'acte de foi et cet acte est rupture. Rupture avec sa majesté l'enfant-tyran que je fus, adieu nostalgie, rupture avec l'image, illusoire vêtue d'un Réel insignifiable, rupture avec les dits de mon discours dont je mesure alors toute la vanité.

L'amour donc rompt, divise et devient même le paradigme du tragique. Tout comme la haine il porte le fer car l'amoureux fait toujours l'expérience que les montres n'indiquent jamais la même heure et que même si comme le prétend Lacan « l'amour est toujours réciproque », la question toujours se pose de son intensité, de son authenticité et plus encore, de son éternité. Corrélé à la haine, l'amour l'est aussi à l'ignorance comme passion de l'âme. Chacune de ces passions occupe une position charnière : l'amour entre l'Imaginaire et le Symbolique, la haine entre l'Imaginaire et le Réel, l'ignorance entre le Réel et le Symbolique.

Ainsi l'amour est-il « entre » « à la charnière », dans l'écart, dans le vide. Il suppose à ce titre un franchissement qui conduit des berges du sens et des charmes de l'image aux rivages de cette insondable et silencieuse cause d'où il jaillit. Cette cause a pour nom « castration », soit la perte de jouissance liée à la morsure du signifiant. La morsure du langage sur le vivant induit une perte de jouissance et c'est ce manque à jouir qui sollicite sans cesse un plus-de-jouir à la place de l'objet. Comment, dès lors, ne pas souligner les affinités de l'amour avec le manque. Cette affinité est structurale. Sans castration, point d'amour.

En effet, lorsque la langue affecte la chair, celle-ci devient corps et ce corps est alors identifié comme image. Mais le nouage du corps et de la langue ne tient qu'à être noué au Réel. Et ce Réel, insaisissable, insignifiable, hors toutes représentations et hors sens, vient faire un trou en excluant un quelconque savoir quant aux rapports entre les sexes. Les hommes et les femmes en sont condamnés à inventer un bricolage pour pouvoir se rencontrer malgré cet impossible afin d'y suppléer et c'est cette suppléance qu'ils appellent amour.

Avec l'amour, Lacan a écrit « l'amour » pour souligner que l'amour ne fait pas tomber le mur qui sépare l'homme de la femme. Le parlêtre, donc, n'a d'être que d'un nœud. A ce titre, aimer suppose donc le courage d'affronter cet impossible sans le souci de le recouvrir par le semblant phallique ou de le ceinturer par l'image narcissique. Nous voici ainsi confrontés à une nouvelle logique. L'érotologie lacanienne pourfend la promesse d'amour, celle d'un toujours possible, toujours déçu, pour tirer l'amour du côté de la contingence, de la rencontre, de l'aléatoire, de la surprise, de la confrontation hasardeuse avec le non su, avec « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

Le parlêtre, vous ai-je dit, n'a d'être que du nœud, ce qui maintenant convoque R.S.I. L'amour a un pied dans l'imaginaire, moyennant quoi il est toujours narcissique. Il a un pied dans le symbolique et s'exprime alors dans les dits de l'amour tels le lyrisme et les envolées compulsives et convulsives qui parsèment toutes les littératures. Enfin, il porte sa part d'ineffable, ce Réel insupportable.

Freud s'était attelé aux paradoxes de la satisfaction, négative chez l'hystérique, en excès chez l'obsessionnel, attribuant à ces paradoxes une valeur traumatique.

Mais pour Lacan le vrai trauma est celui du langage à quoi s'ajoute que « le langage fait inexister ce dont il parle » pour reprendre une expression fameuse de J-A Miller. Tel est le mystère qui n'est pas transformable en paroles, il est ce qui reste sur le bord dès que je me mets à parler. Telle est en fait l'énigme de la jouissance. L'amour porte cette énigme. Voyons nos patients éplorés et plaintifs énumérant sans nous épargner les détails croustillants tous les défauts de leur partenaire sans parvenir à mettre un terme à ce qui les fait tant souffrir. A ceux d'entre nous qui commettraient l'erreur de leur demander pourquoi ils ne claquent pas la porte, je promets la déconvenue de s'entendre dire : « Mais je l'aime ! »

Ce paradoxe de la satisfaction c'est ce que Lacan nommera le réel de la jouissance et que Freud fera évoluer avec la pulsion de mort.

Parce qu'il est commun aux trois registres, l'amour alors prend valeur de symptôme, offrant l'illusion qu'il y a du rapport sexuel en devenant le substitut de ce qui manque au rapport sexuel. Mais encore faut-il qu'une femme consente à être l'objet cause du désir pour un homme et que cet homme puisse reconnaître la nécessité de l'amour et s'y risquer.

Si pour l'homme, l'amour ça va sans dire car sa jouissance lui suffit et c'est ainsi qu'il n'y entend rien, pour la femme, la jouissance ne va pas sans dire, c'est-à-dire sans le dire de la vérité. Il est

vain que les corps cherchent à se nouer, « il n'y a pas de nœud dans le corps » nous dit Lacan, il n'y a que R.S.I.

C'est dans le séminaire *Encore*, à propos de la lettre d'amour, que Lacan nous explique l'amour comme constitué au niveau même où la jouissance s'articule à l'Autre du signifiant. Dans tous les cas, le rapport entre homme et femme se joue en relation avec cet Autre. Et en termes logiques, il s'avère que pour qu'une femme soit désirable, il est nécessaire qu'elle ne soit pas tout du sujet, qu'elle ne soit pas toute dans la jouissance phallique.

L'amour est donc une surprise. Et c'est toujours un événement quand il surgit. On dit qu'il transporte, que l'amoureux est sur un nuage, que son monde est en surbrillance. Et pour cause ! Le voici presque convaincu que l'impossible du rapport sexuel est une baliverne, que cet impossible est enfin démenti, qu'il va en faire la preuve là où tous les autres ont échoué. Ne gâchons pas son plaisir. Laissons lui le temps d'entre-apercevoir la dimension réelle de l'amour qui fait que la surprise de la contingence confirme, souligne, amplifie l'impossible. C'est de l'impossible que naît la contingence et cette contingence se reconnaît elle-même dans l'après-coup comme ayant été nécessaire. Jamais Achille ne rejoindra la tortue. Elle lui demeurera inatteignable, restera la cause de son désir, mais la tortue, cause du désir pour Achille, le devient alors aussi pour elle-même.

Y aurait-il amour s'il n'y avait pas à combler ce qui ne se comble pas ? L'amour vient à la place de « Ce » qui ne peut pas se dire : c'est là le leurre, la séduction, et sa mécanique, c'est là l'illusion, mais cette illusion est vitale.

Y a-t-il une réponse, quelle qu'elle soit, à la demande d'amour ? Jusqu'à la fin, jamais de certitude, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'apaisement de temps en temps : dis-moi que tu me reconnais comme objet de ton manque et qui témoigne dans l'espace et dans le temps de ton manque à toi.

Et si, comme le dit si bien Lacan « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas », alors ce n'est rien d'autre que de répondre au manque en le reconnaissant comme tel : je te donne ce que je ne possède pas mais mon mouvement vers toi éveille, symboliquement. Aimer c'est témoigner de la reconnaissance de cet impossible, de ce creux en soi, qui fait, non le semblable, mais le plus proche puisqu'il est lui aussi dans le même cas.

Au terme de ce qui précède, un constat s'impose : désir, amour et jouissance ne font pas bon ménage. Les amants ne sont pas des aimants que la différence de polarité attire magnétiquement. N'en déplaise aux neuro-radiologues pour qui l'amour n'est rien de plus qu'une surbrillance de l'hippocampe ! Pour les amants humains le ratage est une marque spécifique et inévitable. Freud conseillait pour cette raison au moins deux mariages car il considérait que le premier était déterminé par les coordonnées œdipiennes et que le second avait chance d'obéir à la singularité du désir du sujet. Lacan pour sa part, a fait du verbe manquer le synonyme du verbe aimer. Reconnaître son manque et l'offrir à l'autre. Offrir sa castration... combien sont candidats ?

L'amour, toujours de ce point de vue, féminise et les hommes peu assurés de leur virilité reculent par crainte du ridicule. Souvent ils préfèrent s'orienter vers des femmes qu'ils n'aiment pas car quand il n'y a pas de mise, pas d'engagement, leur virilité est moins menacée.

Quant aux femmes, elles ne sauraient aimer sans châtrer. De plus en plus, elles font l'homme et se partagent entre un homme pour l'amour et un autre pour l'orgasme.

Tout ceci ne dit qu'une seule et même chose : c'est le fantasme qui nous accouple. Pour la femme, le fantasme détermine la jouissance plus que l'amour et pour l'homme c'est l'inverse.

Mais ne soyons ni cyniques, ni résignés. Par bonheur il arrive que l'on s'aime. Quand ? Et bien justement, pour reprendre un mot célèbre de Lacan : « Quand la jouissance condescend au désir. » Qu'est-ce à dire ?

La phrase de Lacan suggère un renoncement à l'auto-érotisme afin de demeurer en quête du désir et entrer dans sa métonymie infinie. Pour Lacan donc, seul l'amour est une solution pour établir le lien entre désir et jouissance. L'amour c'est donc l'intermédiaire, c'est pourquoi nous le retrouvons à nouveau sur son versant imaginaire comme tromperie, y compris dans le transfert, -il faut une image, un trait, un spectacle- sur son versant symbolique avec un certain discours, et sur son versant réel comme modalité de jouissance. Telle est la condition d'amour.

Comme vous le savez, l'amour ne se décrète ni ne se décide. Vous le trouverez là, à la croisée des chemins, surprenant, flamboyant, tissé par les fils du hasard, brodé par les secrets de la rencontre, enluminé par les dorures de l'aléatoire. Cet amour, sans modèle, sans standard, sans loi, frappé du

sceau de notre singularité, cultivons le car il est notre béquille la plus robuste face à l'abîme. En effet, comment nous rendre supportable cette évidence si bien tamisée que la jouissance n'a de finalité qu'elle-même ; « une bouche qui s'embrasserait elle-même » nous dit Miller en écho à la phrase de Lacan « un corps cela se jouit ».

Et bien oui, notre choix est limité, Lacan en a fixé les termes : c'est l'amour ou l'angoisse.

Telle est l'énigme insoluble de notre condition, l'incurable de notre symptôme et pour tout dire, ce qui fait le style de notre rapport au monde.

Cet acte si singulier par lequel nous pourrions consentir à l'absence de solution ne saurait nous venir de la sagesse des nations. Quant à nos idéaux, sachons qu'ils ne sont que fétu de paille face à la puissance exorbitante, extravagante et indomptable de la pulsion acéphale qui fait la nique à nos états d'âme. Voilà pourquoi comme le dit si poétiquement Lacan dans *Télévision* : « L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient » j'ajouterais volontiers : l'impossible qui s'y démontre.

Inspiré par l'Écclésiaste, Lacan fera ma conclusion « jouis de la femme que tu aimes. C'est-à-dire fait anneau de ce creux, de ce vide qui est au centre de ton être. Il n'y a pas de prochain si ce n'est ce creux même qui est en toi, le vide de toi-même...Donnes-lui ce que tu n'as pas, puisque ce qui peut t'unir à elle, c'est seulement sa jouissance ».